ORPHELINS DE SANG

PATRICK BARD

ORPHELINS DE SANG

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN 978-2-02-097865-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

À Thierry Jonquet (1954-2009),
l'ami, l'écrivain, para siempre.
À Solange, à Elsa.

Pour Raquel Par, pour Heidi
et leurs semblables…

Tout ira toujours assez mal pour que l'espoir d'une vie meilleure ne s'éteigne jamais dans le cœur de l'homme.

Maxime Gorki

Prologue

Phoenix, Arizona. Thanksgiving Day, 2021.

Maya claque la porte au nez des convives. Au diable leurs remontrances à la noix et quant à son frère, qu'il aille se faire foutre, ce lèche-cul, qu'il s'étouffe avec la dinde ! Elle dévale les marches de la cave où elle aime à se réfugier et se laisse glisser dans l'obscurité sur le sol de béton, dos appuyé au mur de soutènement de la maison. De rage, elle envoie un coup de coude contre la cloison. Aïïïe, merde, non mais quelle conne ! Avec toutes les larmes qu'elle a déjà versées là-haut, tout ce rimmel qui a dû couler, sûr qu'elle a la tronche d'un panda. Elle renifle, résiste à l'envie de s'essuyer.

Le goût de se pendre. Désir que tout ce que touche son regard explose, comme dans les films qu'elle regarde sur son *phone*. Pourquoi est-ce qu'ils ne veulent pas la laisser sortir avec Kevin, merde ? Et ils demandent – en plus ! – ce qu'elle peut bien lui trouver ! Mais qu'est-ce qui lui manque, plutôt, bordel ? Kevin a tout. Il est beau, intelligent, il…

Le pire, c'est qu'au fond ils s'en foutent complètement. Comme ils se foutent de tout ce qu'il pourrait bien lui arriver, de ce qu'elle est, de qui elle est vraiment. Un meuble, un élément de leur standing, de leur façade politiquement correcte de merde, voilà ce qu'elle est. Elle farfouille dans la poche de son pantalon, en extirpe son portable, un *bookphone* dernière génération auquel elle chuchote :

– Kevin.

Le visage de l'aimé surgit instantanément de l'écran en 3D pour s'excuser : « Désolé, je ne suis pas connecté, laissez-moi un

message. » Elle enclenche le mode *cam* et lui envoie un baiser sonore. Fais chier.

Elle aime bien la cave. Il y fait frais et sombre comme dans une crypte, l'un de ces caveaux chers aux groupes gothiques du début du siècle, on est en plein *relive*, cool, elle adore ça. Une fois morte, elle sera vampire. Oui, avec des crocs pointus et une cape. Comme ça elle sera immortelle. Elle mordra le cou de Kevin et, tous les deux, ils vivront éternellement. Sauf le jour, parce que les vampires ne peuvent sortir de leur tombeau que la nuit. Si ça se trouve, elle est née dans un pays de vampires. En tout cas, il paraît qu'il y en avait, avant. Elle tortille du cul dans son pantalon noir et le tire-bouchonne jusqu'aux chevilles. Puis, voluptueusement, fait rouler sous ses doigts les bourrelets des cicatrices sur la peau douce de ses cuisses, en quête d'un espace encore libre. Ils l'ont bien cherché, après tout. Elle extirpe de son sweater le bout de verre émoussé qui ne la quitte jamais. Émoussé, c'est mieux, beaucoup mieux, ça ne tranche pas dans le vif, c'est comme une usure, c'est doux, au début, et puis ça ponce la peau, ça l'efface, elle devient rouge, c'est comme peler un bout de bois jusqu'aux veines. Le tesson coincé entre le pouce et l'index, elle commence à frotter, éroder sa peau, lentement, avec application, son regard concentré guettant l'apparition des premières gouttes de sang, ce n'est rien, juste une piqûre légère, une douleur infime qui la soulage de plus grandes souffrances. Chacune des scarifications correspond à un chagrin, une altercation, une rupture. Elle a commencé deux ans plus tôt. De toute façon, s'ils espèrent la voir un jour en maillot de bain, ils peuvent toujours rêver ! Enfin le sang coule, doucement d'abord, juste un petit débordement qui remplit le sillon creusé par le verre. Puis le flot passe les lèvres de la blessure, incarnat. Chaud. Elle sent le liquide dégouliner le long de sa cuisse. Avec lui vient le soulagement, c'est comme faire sortir le pus d'un abcès, une façon de relâcher la pression. Souvent, le soir dans son lit, elle gratte la croûte pour se faire saigner, pour faire durer un peu sa purification. Cette fois, pourtant, le soulagement tant attendu n'est pas au rendez-vous. Enfin, pas complètement. Kevin. Elle n'a pas pu lui parler. Elle va faire mieux que lui parler. Bien mieux. Mais pour

lui faire l'offrande d'une belle cicatrice, le verre n'est pas assez précis. Il lui faut quelque chose de plus tranchant, plus incisif. Comme un bistouri. Bon, mais là, faut quand même pas rêver. Y a pas de chirurgien dans la famille.

Un cutter, peut-être ? Même un cutter à moquette ferait l'affaire.

Elle scrute l'établi du père, à la recherche de l'outil adéquat. Que dalle. Celui-là, comme incapable… Jamais là quand on a besoin de lui. Elle se lève, pantalon sur ses grosses chaussures à bouts renforcés, noires, forcément noires, jouissant de la sensation du sang sur sa peau, du fluide qui imbibe à présent ses chaussettes, et elle glisse des pieds jusqu'au meuble en raclant le béton brut du sol de la cave. Perceuse, ponceuse, rien qui puisse lui être utile.

– Maya, t'es là ?

À ses pieds, la voix inquisitrice de Kevin sort de la poche du Dickies tire-bouchonné. Elle se baisse en jurant, merde, merde, et chuchote :

– Kevin ? J'arrive, attends un peu, le *phone* est dans mon futal.

Elle se contorsionne, parvient à agripper le téléphone dans son pantalon, puis tente de s'éloigner de l'établi à cloche-pied. Elle fait un pas, deux, et s'emmêle dans le tissu au milieu du troisième. Elle part en avant, lâchant le *phone* qui décrit une courbe gracieuse avant de retomber sur le ciment et de partir sous un vieux bureau en mélaminé remisé là des années plus tôt. Maya se reçoit sur les deux mains et ses genoux cognent le sol dur, froid et lisse. Elle fait une grimace et sent les larmes monter à nouveau sous l'effet de la douleur. Elle se relève, masse ses genoux couronnés.

– Maya ? T'es dans le noir ? Je vois rien, là où t'es. T'es où, là ?

– Merde ! Kevin ? Je suis tombée. Bon, écoute, euh… je te rappelle dans cinq minutes. Putain, j'me suis fait mal…

– Ça va ?

– Ouais, ça va, mais le *phone* s'est barré sous un meuble, j'suis à la cave, faut que j'le trouve, à tout d'suite.

Elle voit la pâle lueur de l'écran mourir sous le bureau. Le poids et les ans ont cintré son plateau d'aggloméré qui croule sous des piles de cartons poussiéreux. Elle en connaît le contenu. De vieux

livres sans intérêt, qu'elle a déjà feuilletés à plusieurs reprises au cours de ses longues bouderies souterraines. Elle rampe en direction du meuble, allonge la main pour se saisir du *phone* tout en pestant. Elle y est presque. Presque. Encore un effort. Et non.

Putain, elle a le bras trop court. Elle s'assied en tailleur, essoufflée. Le sang a recommencé à couler de la blessure qu'elle s'est infligée. Elle passe le doigt sur la plaie rouverte et enduit ses lèvres du liquide au goût de cuivre. C'est comme un baume. Elle attend encore un peu que le sang s'arrête. Toujours, faire gaffe de pas en foutre partout. Pour pas qu'ils se doutent. C'est son secret à elle toute seule. Enfin, elle toute seule… Kevin a été salement impressionné la première fois qu'il l'a vue nue. Total respect. Bon, cette saloperie de *phone*. Elle essaye encore de le choper. Rien à faire. Est-ce que ses géniteurs auraient pas pu la faire grande, plutôt que petite et boulotte ? Chier ! Qu'ils crèvent, où qu'ils soient. C'est pas tout ça, mais faut encore mettre la main sur un manche à balai ou un truc du genre. Et puis, on n'y voit rien là-dedans ! Elle se relève et remonte son pantalon, goûtant au passage la texture des sombres rigoles sur la peau cuivrée de ses cuisses. Elle époussette le tissu de la paume de sa main droite et marche jusqu'à l'interrupteur. Une lumière crue inonde la pièce. Elle avise un balai à pont posé à l'envers, au sommet duquel pend une serpillière desséchée. Elle jette la wassingue et s'empare du manche avant de retourner s'accroupir devant le bureau. Le *phone*… Tiens, mais c'est quoi, ce truc ? En plissant les yeux, elle distingue le bas d'une boîte en tôle posée sur la tranche derrière le bureau. Elle se redresse, considère l'empilement de cartons et souffle, des rides plissant son front d'adolescente. Elle entend le rire du père, dans la cuisine au-dessus d'elle. Le con.

Qu'ils aillent se faire foutre.

Pour le cutter, on verra plus tard… Au point où elle en est… De toute manière, faut bien récupérer ce foutu *bookphone*… Lentement, précautionneusement, elle entreprend de décharger la dizaine de gros cartons, les dépose un par un sur le sol. Elle souffle encore, massant ses reins du bout des doigts, et se hisse sur la pointe des pieds. Puis elle tire le bureau en grimaçant. Trop lourd, rien à faire. Alors elle entreprend de le faire glisser vers l'arrière. La boîte se décoince,

bascule et heurte le sol avec un bruit de ferraille. C'est une de ces petites caisses à munitions kaki de l'armée qu'on trouve dans les magasins de surplus. Elle est fermée par un cadenas de modestes dimensions. Intriguée, elle la soupèse, la secoue. Indiscutablement, il y a quelque chose là-dedans, mais ce n'est pas bien lourd. Qu'est-ce que ça peut être de si précieux qu'on l'ait si bien caché et si bien enfermé ?

Maya se baisse pour récupérer son *bookphone* au passage, puis elle inspecte la pièce. Voyons : bêche, masse, cognée. Non, quand même pas. Pelle ? Non plus. Pied-de-biche. Ben voilà.

Elle introduit le bout incurvé entre la boîte et le cadenas et force.

– Maya ?

La voix de Kevin dans sa poche, irrésistible. Elle hésite. Considère le pied-de-biche tandis que l'engin vibre contre sa cuisse. Elle lâche l'outil et, d'une main, se connecte.

– Mon crapaud ? Regarde, j'ai trouvé un truc bizarre, je vais ouvrir, on va voir ce qu'il y a dedans.

Elle embrasse la représentation du sourire satisfait planté au beau milieu d'un visage pâle et boutonneux jalonné de piercings et surmonté d'une huppe charbonneuse, place précautionneusement le *phone* en équilibre sur le bord du bureau de façon que Kevin ne perde pas une miette de la scène, avant de prendre sa respiration et, de nouveau, de forcer.

L'anneau a été un peu corrodé par les ans et l'humidité. C'est lui qui cède, pas le cadenas. Maya cesse de respirer. Tend l'oreille. Bruits de conversation au-dessus d'elle. Ils n'ont rien entendu. Elle ramasse la caisse et la pose sur le bureau. En extirpe une liasse de papiers jaunis, fragiles, cassants. Des journaux qu'elle étale dans la lumière. Des coupures de presse, plutôt. En espagnol.

Elle saisit son *phone* et le balade au-dessus des vieux papiers.

– Kevin ? T'as vu ça, mon crapaud ?

– Maya ? Tu me fous la gerbe. Merde, je vois rien, arrête de remuer ce machin dans tous les sens.

Bordel, elle est nulle en espagnol. Kevin, lui, est bon. De toute manière, il est bon en tout, alors…

– Maya ?

– Maman ?

Elle n'avait même pas entendu la porte s'ouvrir. En hâte, elle coupe son *phone*, ramasse les articles éparpillés et les fourre en chiffon dans les poches latérales de son Dickies. Tant pis pour le foutoir, elle reviendra plus tard pour tout ranger. Sa mère commence de descendre l'escalier.

– J'arrive, M'man, te donne pas la peine. C'est bon, je monte, là.

– Éteins derrière toi, alors.

1. Moins le quart

Ciudad de Guatemala, central des pompiers municipaux, Troisième Avenue et Deuxième Rue A, zone 2. 4 juin 2007.

Victor Hugo Hueso leva la tête vers la pendule dont les secondes trottaient sur le mur vert chiasse du central des pompiers municipaux de Guatemala. Moins le quart. Dans quinze minutes, précis comme une armée de coucous helvétiques, les habitants de « Guate » commenceraient à se tirer dessus. Qui avait dit un jour que le chaos régnait en ce pays ?

Les Guatémaltèques étaient un peuple ordonné, qui s'entre-tuait à heures fixes. La foire aux cadavres ouvrait généralement chaque jour vers 17 heures – l'heure de sortie des bureaux – et bouclait aux alentours de 22 heures en semaine, entre minuit et 1 heure le samedi, fermeture des discothèques oblige.

– Regarde, les vautours ont mangé les yeux de la dame !

Intéressée, la petite fille s'approcha de l'écran 17 pouces du Mac qui trônait sur le bureau du chef de station.

– Ah oui !

Hueso soupira. Rodrigo Smith dirigeait le service des relations publiques des pompiers de la ville et il était en plein divorce. Lorsqu'il avait découvert sa tendre moitié en train de mariner en tenue d'Ève en compagnie de son amant dans un jacuzzi du Vénus Motel – un boui-boui sur la route de Puerto Barrios – il avait pété un câble et s'était tiré sur-le-champ avec leurs deux gamines, huit et onze ans. Résultat, quand il était de service, une fois sur deux il ne trouvait pas à les faire garder et devait les amener avec lui au boulot. Pas que ce

fût un endroit pour les mômes. Ça non. Mais bon, à Guatemala, le spectacle de la mort violente était le lot quotidien des petits comme des grands. Le service comptait trois agents en plus de Smith, qui se relayaient par garde de vingt-quatre heures. Au central, les coups de fil pleuvaient en permanence, annonciateurs de crimes et de catastrophes en tout genre, et les gars s'élançaient chaque fois, coiffés de leur casque, vêtus de leur ciré, appareil photo et caméra en bandoulière, pour témoigner de l'action des pompiers sur le terrain. S'ensuivaient photos et communiqués de presse qui tombaient dans les rédactions au rythme de l'actualité. Un service *très* apprécié des médias.

La gamine se rapprocha encore, un pouce dans la bouche, tortillant une mèche de cheveux bruns de l'index, suivie de sa sœur aînée. Elle fixa la tête gonflée du cadavre violacé, enterré jusqu'aux seins dans les immondices, et demanda d'une voix timide :

– Qu'est-ce qui est arrivé à la dame, Papa ?

La dame et une vingtaine de ses semblables avaient été ensevelis quelques jours plus tôt sous huit cents tonnes de détritus tandis qu'ils fouillaient la décharge pour survivre. L'eau avait fait son œuvre. Des trombes. Une tempête tropicale dont Victor Hugo avait déjà oublié le foutu nom avait provoqué un glissement de poubelles et l'on en était encore à chercher les corps. Enfin, ceux que les rats n'auraient pas dévorés.

Smith faisait défiler les photos sous les regards attentifs de ses deux filles.

Un handicapé assassiné en pleine rue, fauteuil roulant renversé, baignant dans son sang.

Une adolescente enceinte jusqu'aux yeux gisant dans le caniveau.

Un clown mort. Les *maras*, les gangs, l'avaient eu avant même qu'il ait eu le temps de se démaquiller – une histoire d'extorsion, sans doute. Hueso voyait encore le môme qu'il avait essayé d'empêcher d'accéder au consternant spectacle. Huit ans, pas plus. L'enfant avait vigoureusement protesté : « Je veux voir le clown mort ! »

Il eut une pensée pour Arturo, son petit garçon de dix mois, avant de se perdre dans la contemplation du cotonneux cortège qui défilait dans le ciel. On avait beau être en juin, il n'avait pas plu

une seule fois de la journée. Pas la moindre goutte. Ça promettait ! Au moins les averses douchaient-elles les ardeurs des criminels. Et il faisait une de ces chaleurs…

Victor Hugo aurait dû s'appeler Erilberto. C'était en tout cas le prénom qu'avait choisi pour lui sa mère, qui trouvait « Victor Hugo » un peu suranné. Non sans raison : un tel choix évoquait plutôt un homme mûr, un peu intellectuel, né dans les années quarante. Seulement voilà, don Carlos, son père, vouait un culte sans bornes à l'écrivain français, qu'il n'avait évidemment jamais lu, un culte qui n'avait d'égal que son adoration pour Napoléon, militaire de génie qui avait affaibli l'Espagne et, par là même, permis la victoire des guerres d'indépendance latino-américaines. Bref, la mère de Victor Hugo étant morte en couches, elle n'avait guère eu le loisir de donner son avis à l'heure du baptême.

Victor Hugo, donc. Hueso.

Bizarre, le téléphone n'avait pas encore sonné, ce soir.

Par acquis de conscience, il souleva le combiné, le porta à son oreille et attendit la tonalité. Bon. Il reposa l'appareil sur le chargeur et vérifia du coin de l'œil que les batteries étaient toujours branchées, occupées à faire le plein d'électricité.

Au début, il avait hâte que les événements s'emballent. L'adrénaline, sans doute. À présent… c'était différent.

Il consulta sa montre : 17 heures. Demain matin, cours de journalisme sur le campus de… Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan !

Cinq coups de feu venaient d'être tirés. Tout près. Il dressa l'oreille. Deux autres. Des cris dans la rue. Dans un même geste, Rodrigo Smith et lui jaillirent de leur siège à roulettes.

En bas, le gyrophare rouge d'une ambulance tournait déjà. Des gens couraient.

– J'y vais !

Victor Hugo Hueso agrippa en passant son sac photo, son boîtier et sa caméra, arrachant les fils des chargeurs de la prise, et sauta plus qu'il ne descendit l'escalier métallique en colimaçon pour se ruer sur le trottoir. L'ambulance vert fluo l'attendait, portière latérale ouverte, moteur tournant.

– Grouille-toi ! On a déjà reçu l'appel, c'est même pas à deux

rues ! Troisième Avenue et Troisième Rue A ! Encore un conducteur de bus qui s'est fait descendre !

Diego Sampayo, le chauffeur, démarra comme il montait dans le véhicule qui fonça sirène hurlante et portière ouverte, et Victor Hugo entrevit à peine Smith et ses deux gamines qui l'observaient, le nez collé à la fenêtre sale du bureau. Filant le train au camion des premiers secours, Diego passa tout juste la seconde. Sur l'avenue, attirée par l'odeur du sang, la foule hurlait, courait et, d'instinct, les deux fourgons lui emboîtèrent le pas. Le temps que Victor Hugo saute en marche, les gars de l'ambulance qui les précédait s'étaient déjà mis au boulot.

Un homme gisait inconscient, sur le dos, dans une mare d'un sang épais qui coulait dans le ruisseau. Mauvais signe. Crâne rasé, un peu enrobé, baskets, casquette de base-ball, le type avait pris au moins une balle, entrée au niveau de la base du nez, dans la joue droite. Victor Hugo épaula son Canon Eos 350 D et visa. Puis il chercha sur le trottoir des indices de la fusillade. Trouva deux douilles de 45, une dent qui avait sauté comme la balle perforait la mâchoire. Du coin de l'œil, il vit d'autres collègues qui arrivaient et se dirigeaient vers un petit salon de coiffure à quelques mètres de là. Canal Siete, *Nuestro Diario*, *Prensa Libre* : la presse déboulait à son tour, alertée par Radio Sonora, qui annonçait en direct fusillades et accidents. Ceux-là débarquaient toujours pratiquement en même temps que les pompiers, dans un ballet chronologiquement ordonné. Hueso regarda autour de lui. Un bel embouteillage s'était formé, mais pas trace du moindre bus. Il ne s'agissait donc pas d'un énième assassinat de chauffeur. Les collègues avaient ouvert le blouson du blessé. Une seconde balle dans la poitrine. Le pompier fit encore une série d'images tandis que les hommes entamaient un massage cardiaque et tentaient d'intuber la victime. De sa main libre, il poussa sur le bouton *on* de la caméra Sony et commença de filmer. Il zooma sur les tatouages de gang sur le torse, le ventre gras et blanc. Sans doute un règlement de comptes entre *maras*. Un de plus. Pour ce qu'il en savait, et au vu de la mare qui s'étalait sous le corps, le type était foutu. De sa caméra, il balaya la foule qui se poussait pour assister à l'agonie du voyou, s'arrêta sur les enfants en train de goûter tout

en regardant les pompiers qui s'activaient, têtes brunes aux cheveux hérissés, raides, aux traits indiens. Enfin, la police arriva et repoussa les passants derrière un ruban de plastique jaune marqué d'une inscription noire : « Zone d'accès restreint, Ministère Public. » Tu parles ! Il n'arriverait pas avant une bonne demi-heure, le ministère public en question. Hueso salua d'un vague signe de tête l'officier de la PNC[1] et pénétra dans le salon de coiffure où un pompier était en train de prendre la tension d'un vieil homme en blouse grise qui témoignait d'une voix chevrotante tandis qu'un flic notait sa déposition.

– J'étais en train de couper les cheveux d'un client lorsqu'un type est entré, celui qui est allongé là-bas, dehors (il eut un signe du menton), il a demandé le prix d'une coupe et il a dit qu'il repasserait. Et c'est ce qu'il a fait. À peine deux minutes plus tard, il est revenu avec deux autres larrons, les trois gars se sont regardés dans la glace avec mon client qui a dit tout en se levant : « Je crois que je reviendrai un autre jour », et tout en parlant il a défouraillé, sûr qu'il tenait son arme sur ses genoux pendant que je le ratiboisais, c'est pas possible autrement. Les autres ont dégainé aussi et tout le monde a commencé à tirer en même temps, et moi je me suis jeté par terre, j'ai pas cherché à comprendre. Quand ça a été fini, je suis sorti et j'ai vu celui-là étendu sur le trottoir. Tous les autres avaient foutu le camp. Mon Dieu, je suis vivant ! J'y crois pas !

De sa main libre, il se signa.

Victor Hugo photographia son collègue qui auscultait le vieux barbier. Il observa les impacts de balles sur les murs, le plâtre, les taches de sang, les douilles par terre. Deux revolvers avaient été abandonnés, l'un sur un fauteuil, l'autre sur le carrelage. Il sortit. Des journalistes désignaient d'autres taches de sang sur le trottoir, tandis que des témoins affirmaient avoir aperçu deux hommes blessés qui s'enfuyaient, se soutenant l'un l'autre. Il fallait en déduire que le client du barbier s'en était tiré indemne, après avoir blessé… Il se retourna, découvrit le corps du *marero*[2] à présent recouvert d'une

1. Police nationale civile.
2. Membre des *maras*.

bâche… Non, tué un type, de deux balles en tir groupé à la tête et à la poitrine, et blessé les deux autres, le tout avec un 45 à la précision incertaine. Bigrement dangereux, le client. Et sacrément bon tireur. Super réflexes, pas de doute. Il rangea sa caméra et son appareil photo dans sa besace et marcha vers un groupe de journalistes qui plantonnaient juste au-delà du ruban jaune.

– Eh, salut ! Ça commence fort aujourd'hui, non ?

Ildefonso Chaco, un costaud en gilet multipoches, lui tendit la main.

– Salut, Victor, comment va ? C'est lundi. Je sais pas pourquoi, le lundi, c'est toujours comme ça. Oh putain, regarde !

Hueso tourna la tête et découvrit un agent de la PNC qui s'approchait tranquillement du cadavre en tenant un pistolet par le canon, sans doute l'une des armes entrevues chez le barbier. Il le posa délicatement à la gauche du mort et devant plusieurs centaines de personnes l'entoura d'un trait de craie jaune.

– Ah, *la puchica* ! Mais ce con manipule la scène du crime ! J'y crois pas !

– Chhhut, parle moins fort, l'ami, tu vas t'attirer des ennuis. S'il t'entend…

Un photographe que Hueso connaissait pour avoir été pompier et qui portait un gilet siglé *Nuestro Diario* éclata de rire.

– En plus cet abruti l'a mis à la gauche du mort. Statistiquement, il est droitier !

Chaco le rembarra :

– Tout le monde s'en fout, de toute manière, y aura pas d'enquête. Tiens, voilà la mère éplorée.

Dans un bel ensemble, les journalistes passèrent sous le ruban jaune et se ruèrent vers une femme obèse, aux cheveux courts teints en blond, aux racines brunes, aux bourrelets moulés dans un pantalon de jogging sale de deux tailles trop petit pour elle. Le rimmel avait coulé le long de ses joues tandis qu'elle se lamentait :

– Mon petit, mon tout petit, lui si doux… Mais comment une chose pareille a bien pu lui arriver ? Hilario ! Hilario !

Elle hurlait à présent, à demi effondrée, soutenue par deux agents des pompes funèbres qui souriaient. Ceux-là étaient branchés en

permanence sur le scanner des flics, ils arrivaient généralement juste après les pompiers, les journalistes et les flics, et avant le ministère public. Dans cet ordre. La femme jeta un regard vers sa canaille de rejeton pendant que deux agents l'arrachaient aux mains des croque-morts, qui commencèrent à s'invectiver au nom de leurs entreprises respectives :

– J'étais sur les lieux le premier !

– Ah, non, tu m'as fait le coup hier, ducon ! Pas de ça ! C'était moi le premier. Et tu m'en dois un de la semaine dernière !

Hueso leva les yeux vers les urubus qui planaient au-dessus de la scène du crime, portés par les courants d'air chaud. Manquait plus qu'eux. À vol de vautour, la décharge était à un peu moins de trois kilomètres, et parfois le vent en apportait la puanteur jusque dans les bureaux de la caserne. Il entendit la mère décliner l'identité de sa progéniture aux policiers : Hilario. Hilario Britney Damas Matanza. Le flic qui notait la lui fit répéter deux fois en se mordant les joues pour ne pas éclater de rire. Hilario Britney Tuerie de Dames… Tu parles d'un nom !

Hueso consulta sa montre : plus d'une demi-heure s'était écoulée depuis l'apparition des premiers agents de la PNC. Le ministère public se montrait enfin. Bon dernier, comme d'hab'. Il les observa qui s'affairaient consciencieusement autour du flingue abandonné par les flics auprès du cadavre, avec leurs gilets noirs au dos barré d'un énorme « MP » jaune souligné de la devise « Avec la loi, pour la vérité ». Ben voyons.

De leurs mains gantées de caoutchouc, ils enfermèrent l'arme dans un sac en plastique transparent destiné à protéger les preuves de toute souillure. Tels des chiens terriers déterminés, la truffe au ras du sol, d'autres fonctionnaires du ministère public exploraient chaque centimètre carré de la scène de crime souillée par plusieurs centaines de personnes.

Soudain, le portable de Victor Hugo sonna.

– Oui ?

– Officier Hueso ? On a un mort dans un terrain vague au pied du pont Incienso. Et un blessé. Grave, par balles.

– Vous êtes où ?

– Sur le périphérique. Du côté Naranjo, mais en face d'El Gallito. Une station-service Shell qui donne sur le ravin, vous pouvez pas nous rater. Les corps sont juste en dessous.

– Je vois parfaitement où c'est. C'est bon, j'arrive.

Cette fois, c'était bel et bien parti, et il en avait pour jusqu'à 10 heures du soir.

*

Les balles de coton qui flottaient dans le ciel étaient devenues plus denses, plus sombres. Lourds nuages striés d'éclairs, elles masquaient à présent les cônes bleus et parfaits des volcans qui bornaient habituellement l'horizon. Sampayo et Hueso n'avaient eu aucun mal à repérer les gyrophares des pompiers stationnés dans le parking de la station-service nimbée d'une lumière crépusculaire. L'obscurité fondait littéralement sur la ville, l'air chargé d'humidité faisant grésiller les néons des enseignes publicitaires. Les deux pompiers coiffés de leur casque enjambèrent la balustrade pour accéder au terrain vague où s'affairaient les autres, dans le grondement incessant de la circulation. Une main féminine dépassait de la bâche. Une main, et deux pieds nus chaussés de sandales en caoutchouc noir, et aussi le bas d'un *corte*, une jupe traditionnelle maya cakchiquel typique de la région de Chimaltenango, à quarante kilomètres de là. Désœuvrés, les pompiers se tenaient en marge du ballet des flics, attendant de pouvoir lever le corps et l'emporter à la morgue centrale. Une brigade de la zone 3.

Les femmes, les enfants. Ce que Victor Hugo détestait le plus. Les journaux n'arrêtaient pas d'en parler, les murs en étaient constellés de graffitis : depuis 2000, plus de trois mille femmes avaient été violées, torturées, sauvagement assassinées. À tel point qu'un néologisme barbare avait fait son apparition : le « fémicide », expression consacrée pour désigner ces crimes de genre, le meurtre pour l'appartenance à un sexe. Victor Hugo s'avança vers l'officier de la brigade des pompiers municipaux de la zone 3, un dénommé Pérez, et sortit son carnet en soupirant.

– Encore une, hein… Jeune ?

Le gradé fit tourner entre son pouce et son index une moustache déjà tissée de quelques fils gris.

– Oui, encore une, on dirait. Dans la vingtaine. Une balle dans le dos. Celle-là, ils l'ont pas ratée, mon vieux.

– On a son nom ?

Pérez haussa les épaules.

– Rien, ni le sien ni celui de l'autre.

– L'autre ?

– Oui, une qui a survécu, je sais pas comment, mais elle est à l'hôpital Roosevelt. Une balle dans la tête. Inconsciente. En tout cas, les copains l'ont emmenée vivante. À l'heure qu'il est, je sais pas.

Un jet passa au-dessus d'eux, à l'approche de l'aéroport international La Aurora, si près qu'ils purent lire le nom de la compagnie sur la queue de l'appareil : Taca. Le sol trembla et le vacarme des réacteurs couvrit un instant la rumeur du périphérique.

– Violences sexuelles ?

Le capitaine des pompiers frotta une nouvelle fois sa moustache.

– Va savoir… D'habitude c'est comme ça, en tout cas.

– Quelqu'un a vu quelque chose ?

– Tu plaisantes !

Dans ces quartiers-là, personne ne voyait jamais rien. Question de survie.

Une bonne partie des meurtres n'avait même pas d'explication.

Victor Hugo Hueso détailla le navrant étalage de sacs plastique, de déchets divers qui jonchaient l'herbe chétive. Un Shrek en peluche verte, sale et démembré. Du verre brisé. Des boîtes de conserve rouillées. Le corps, sous sa housse, l'inscription « Pompiers Municipaux » en lettres géantes, rouges sur fond blanc. Un déchet parmi d'autres, abandonné là comme un quelconque matelas usé, taché. Une *calaca*, un macchabée sans valeur. Un de plus. D'un coup, il se sentit las. La nuit était tombée. Il entendit les premières gouttes s'écraser sur son casque comme il ajustait le flash sur son appareil. Il prit rapidement une série de photos de la scène de crime avant de lancer à Sampayo :

– C'est bon. On y va ? Les urgences, à Roosevelt.

Il salua les gars d'un :

– Traînez pas trop par ici, c'est dangereux.

Les flics ne tarderaient plus à présent. Les journalistes étaient restés scotchés à l'angle de la Troisième Avenue et de la Troisième Rue. Du coup, ils auraient sans doute bien besoin de lui un peu plus tard, à l'heure du bouclage. Les deux hommes se hissèrent sur la pente boueuse en prenant garde à ne pas glisser. Parvenu au parapet, Hueso resta un moment à reprendre son souffle, mains sur les genoux, dans le chuintement des pneus sur le périphérique voisin, à demi asphyxié par les gaz d'échappement de moteurs cacochymes. Un peu plus d'assiduité à l'entraînement n'aurait pas nui. Il avait négligé les séances, ces derniers mois. Trop de temps passé à étudier. Face à lui, le pont Incienso barrait le paysage, enjambant les cabanons lépreux, les murs de parpaing brut, les toits de tôle rouillée. Deux mondes, l'un dominant l'autre. Ou plutôt, l'ignorant. De l'autre côté du ravin, de chiches et rares lumières balisaient les ruelles étroites et sinueuses du bidonville d'El Gallito qui dévalait les pentes vers le fond du *barranco*. El Gallito. Un narco-quartier dont la police avait barré les rues trois ou quatre années plus tôt, enfermant ses habitants dans un ghetto qui ne comportait plus désormais qu'une sortie et une entrée uniques, gardées par la police et l'armée. À l'intérieur, les gangs étaient chez eux. Le bidonville touchait la morgue, qui jouxtait elle-même le cimetière principal. La chose avait assurément un côté pratique. Hueso frissonna. La saison des pluies commençait en fanfare. L'hiver guatémaltèque.

Zigzaguant entre les nids-de-poule, ses sirènes froissant l'air saturé de pluie, ses gyrophares colorant de reflets sanglants les myriades de gouttelettes amoncelées sur les carrosseries et les pare-brise des voitures à l'arrêt dans les embouteillages des sorties de bureau, l'ambulance fonça vers les urgences de l'hôpital Roosevelt par le périphérique et la calle de San Juan Sacatepéquez, qu'elle emprunta pour rejoindre la calzada Roosevelt. À deux reprises le cul du véhicule amorça un tête-à-queue sur l'asphalte gras et détrempé, mais chaque fois Sampayo remit le fourgon Toyota offert par la Communauté

européenne dans le droit chemin avec une remarquable maîtrise de la conduite, tandis que Hueso parlait, tenant d'une main son portable et se cramponnant comme il pouvait de l'autre pour compenser un tangage digne d'une tempête sur les eaux du lac Atitlán un jour de *xocomil*[1]. Enfin, le chauffeur ralentit, tourna à gauche et pila devant le service des urgences. Les pompiers volontaires, service concurrent des Municipaux, étaient occupés à décharger un cadavre. Victor Hugo s'attarda un instant, un court instant, attiré par les yeux déjà vitreux de l'homme sur lesquels tombait la pluie.

Le pompier constata, d'une voix lasse :

– Un chauffeur de bus.

Tel était le sort de ceux qui refusaient de payer l'impôt levé par les gangs. Quasiment un par jour. Pour l'exemple.

Un autre pompier aidait une jeune femme plutôt enveloppée à s'extraire du côté passager de l'ambulance. Grimaçant de douleur, elle passa devant Hueso et Sampayo, son bras gauche ensanglanté enveloppé dans de la gaze.

– Balle perdue ?

– Le même bus.

Hueso regarda une dernière fois les hommes aux casques dégoulinants, aux cirés luisants de pluie. Une pluie indifférente à la folie des hommes, et qui lentement diluait le sang des victimes sur le ciment jusqu'à en laver la trace. Il entra, happé par le halo de la lumière verte des néons, et les lanières de plastique translucides et souillées d'humeurs qui pendaient à la porte se refermèrent sur lui.

Au-dedans, ce n'étaient que cris et gémissements. Un mort patientait sur un brancard sous un drap jaune. Une femme hurlait et montrait son pied enflé par la balle qui avait pénétré sous la peau, dessinant un orifice en étoile, noir et encroûté.

– J'ai mal ! J'ai tellement mal, s'il vous plaît ! C'est cette salope qui m'a fumée, tout ça parce que j'avais couché avec son mari. Ah, la pute !

1. Nom d'un vent violent qui souffle dans la région montagneuse du lac Atitlán et provoque parfois des tempêtes lacustres.

Elle suppliait qu'on lui ôte le projectile du pied et ses cris de douleur couvraient les geignements d'une autre femme au visage couvert de sang. Partout des brancards.

Victor Hugo ne connaissait pas l'interne de garde qui le reçut, un jeune type aux cheveux bouclés avec un piercing à l'aile gauche du nez. Son nom, « Dr Jason Ramírez », était inscrit sur le badge agrafé à sa blouse. Ramírez lui confirma ce qu'il savait déjà : la jeune femme blessée dans le terrain vague était âgée d'une vingtaine d'années environ. Elle avait été atteinte par une balle qui avait pénétré dans sa boîte crânienne par la cloison pariétale. Elle avait miraculeusement survécu, mais le sang comprimait toujours son cerveau. Impossible de dire si elle sortirait un jour du coma, ni dans quel état. Nul ne savait son nom.

– Jason !

Une infirmière venait de héler le docteur Ramírez. Deux brancardiers soutenaient un homme jeune, au visage impassible, cheveux longs, bouc cervantin, qui contemplait incrédule le sang dégoulinant le long de son jean depuis son bas-ventre.

– Il s'est pris une balle dans une couille.

Ramírez grimaça tandis qu'un des brancardiers poursuivait son explication :

– En achetant des *tacos* à un stand dans la rue. Une voiture est passée, ses occupants ont tiré, et voilà.

L'interne se tourna vers Hueso.

– Si vous voulez bien m'excuser.

Il disparut dans une petite salle masquée par un rideau, en compagnie de l'infirmière et du blessé.

Au cours des années, le personnel soignant de l'hôpital Roosevelt avait accumulé une telle expérience en matière de chirurgie de conflit que, si jamais vous étiez blessé par balles, cet hôpital était sans doute l'un des endroits au monde où vous aviez le plus de chances de vous en tirer.

Victor Hugo sortit son calepin et y coucha encore quelques notes. Le cadavre du chauffeur de bus passa une nouvelle fois devant lui, en partance pour la morgue.

Hueso allait rejoindre Diego Sampayo qui patientait au volant

de l'ambulance lorsqu'il aperçut Pastor debout au chevet d'un patient. D'une patiente, plutôt, au visage tuméfié.

Pommettes saillantes. Teint mat. Traits mayas.

La tête enturbannée de gaze, elle gisait inconsciente sur un lit aux montants chromés, un bras relié à une marguerite d'où pendait une perfusion, l'autre connecté à des moniteurs qui dessinaient de sautillants graphiques verts sur un écran de contrôle.

– Salut, Walter.

– Hueso ! Comment va ? Fait une de ces chaleurs, ici !

L'officier de la brigade des fémicides fit descendre la fermeture Éclair de son blouson de cuir noir, découvrant une chemise immaculée, la crosse de son arme de service glissée dans la ceinture à même le pantalon. L'image de la couille éclatée par une balle s'insinua dans le cerveau de Victor Hugo.

Le flic fixa le pompier de ses yeux délavés, sans expression.

– Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça, enfoiré ?

– Rien, rien. Qui c'est ?

– La nana du terrain vague, celle dont la copine s'est fait dessouder. Je viens d'être prévenu, j'arrive juste, là. Ces enfoirés m'ont appelé trop tard, comme d'habitude.

– C'est elle ? J'ai vu le corps de l'autre. J'en viens. C'est une Cakchiquel, apparemment. Nous, on sait rien de plus. Et elle ?

– Quoi, elle ?

– Cakchiquel aussi ?

– Pareil. J'ai demandé à voir ses vêtements. Tout ce qu'il y a de plus traditionnel.

– Elles viennent sûrement de la même communauté. Tôt ou tard on découvrira qui c'est. T'en dis quoi ? Fémicide ?

Walter Pastor consulta sa montre et haussa les épaules.

– Quoi d'autre ? Il nous en tombe deux chaque jour que Dieu fait, en ce moment. Oui, c'est probable. Mais comment tu veux qu'on sache vraiment ? À l'heure qu'il est, le ministère public doit déjà être sur place. Ils ne me laisseront même pas approcher.

– Foutue guerre des services !

– C'est rien de le dire, Hueso, c'est rien de le dire. On ne résout même pas trois pour cent des meurtres, avec leurs conneries. Et

attends ! On vient encore de m'enlever treize hommes. Tu le crois, ça ? Comment ils veulent qu'on fasse ? On n'est plus que neuf pour tout le pays !

Trépignant sur place, Pastor plongea ses poings au fond de ses poches.

Victor Hugo connaissait l'histoire par cœur, comme il connaissait les bureaux délabrés de la station 111, le siège de la brigade des fémicides, pour s'y être rendu à maintes reprises. Des matelas défoncés, des casiers métalliques déglingués qui dégueulaient les dossiers en souffrance. Une seule voiture. Même pas de radio dedans. En cas de pépin, les agents devaient utiliser leur propre portable pour demander du renfort. Sûr qu'ils n'iraient pas enquêter sur l'affaire cette nuit, et encore moins frapper aux portes d'El Gallito dans l'espoir de recueillir un témoignage. Quand on savait que les premières vingt-quatre heures étaient déterminantes dans une enquête…

L'officier de police jeta un ultime regard à la jeune femme inconsciente et serra la main de Hueso avant de s'éloigner tout en extrayant un paquet de Marlboro de la poche de son blouson. Le pompier se dit qu'il aimait bien Walter Pastor. L'un des rares flics de la ville à n'être pas totalement corrompu. Pour ce qu'il en savait.

*

Quand Victor Hugo Hueso poussa la porte du bureau des relations publiques des pompiers municipaux, la pluie s'était calmée. Les deux filles de Smith dormaient sur un canapé avachi que leur père avait traîné en face de la télé. Lui somnolait accoudé sur une chaise, émettant de temps à autre de faibles ronflements couverts par les dialogues ineptes d'une série merdique. Le plus silencieusement possible, le pompier ôta son ciré, posa son casque sur la table et entreprit de décharger ses cartes mémoire sur le Mac. Il édita rapidement les photos les plus spectaculaires du terrain vague et les envoya par mail à *Nuestro Diario* et *Prensa Libre*, accompagnées d'une dépêche laconique. Vu le nombre de journalistes présents sur les lieux de la fusillade de la zone 2, l'agression par balles dont les

deux femmes avaient été victimes ne ferait pas les gros titres des « pages rouges », ça, c'était sûr.

Ah, les « pages rouges »… On aurait pu résumer le concept en quatre mots : « Hémoglobine à la une ! » À condition de rajouter du sang en page 2, des tripes en page 3, des flingues en page 4 et ainsi de suite… Dans toute l'Amérique latine, les quotidiens spécialisés en faits divers se tiraient la bourre pour publier les images des crimes les plus glauques. Définitivement, le Guatemala se classait dans le peloton de tête. *Nuestro Diario*, le fleuron du genre, imprimait chaque jour plus de trois cent mille exemplaires de photos d'assassinats, de viols, de lynchages, de suicides et de défenestrations. C'était l'un des plus gros tirages du sous-continent américain. La matière, il fallait bien le reconnaître, ne manquait guère, et même, les équipes de photographes et de journalistes envoyés sur le terrain ne parvenaient pas à tout couvrir. Comment être partout à la fois quand il y avait quinze meurtres par jour à Guate ? Les journaleux n'avaient pas le don d'ubiquité. Mais les lecteurs, eux, demeuraient insatiables. D'où l'importance des services de communication des pompiers. C'étaient eux qui, les trois quarts du temps, faisaient le gros du boulot des journalistes des « pages rouges ». Premiers arrivés sur les scènes de crime, les officiers du service com' des pompiers prenaient des notes, des photos, des vidéos, puis ils les refilaient à la presse, à la télé. Les pompiers adoraient se voir dans le journal… et le public adorait les pompiers.

Tout le monde était content.

Victor Hugo ressortit manger un morceau dans un boui-boui où ses collègues du quartier avaient leurs habitudes. Consultant le menu du jour sur une ardoise, il saliva longtemps sur le *ceviche*. L'un de ses plats préférés. Il était friand de gambas cuites dans du jus de citron vert et assaisonnées de piments. Mais 30 quetzales, c'était un peu trop pour sa maigre solde. Il se rabattit sur un monotone riz-poulet, moins onéreux. À l'exception de deux clients ivres qui parlaient trop fort, plantés devant une bouteille de whisky à demi vide, il dîna seul.

Ce soir-là, Victor Hugo Hueso fut encore appelé pour un quadruple meurtre dans le narco-quartier d'El Gallito, puis pour

une femme touchée au ventre et à la poitrine à Mixco, une banlieue déshéritée. Et un peu plus tard de nouveau à Mixco, pour le meurtre d'une femme de trente-sept ans et de ses deux filles de neuf et onze ans, aspergées d'essence. Puis un homme fut abattu dans le bidonville de La Limonada, au centre-ville, et un autre à l'opposé de Guate. Il balança le tout aux rédactions, sauf pour le triple meurtre de Mixco, qui avait drainé tout ce qui restait de journalistes disponibles dans les parages.

Lorsque, épuisé, Victor Hugo descendit enfin le colimaçon d'acier pour gagner la pièce exiguë aux murs marron où l'on pouvait déployer deux lits étroits, se doucher et dormir un peu, il était 22 heures. Ce jour-là, il avait vu mourir quatorze personnes en tout. Il avait connu pire, largement pire. Le plus terrible était qu'on s'habituait. Le premier, on l'oubliait rarement, mais le quatorzième de la journée n'était jamais que le quatorzième. Il songea un instant au cadavre de la jeune Cakchiquel. Si personne ne venait réclamer le corps à la morgue, et si à l'hôpital sa copine ne revenait pas vite d'entre les morts pour dire qui elles étaient, d'ici quelques jours la dépouille serait ensevelie sous X. Des funérailles sordides, dans le carré des anonymes, derrière le cimetière central. Autant dire la poubelle. Quant aux flics de la PNC, ils décréteraient qu'elle se prostituait. Qui se souciait de la mort d'une pute ? Le ministère public leur emboîterait le pas. Et qu'est-ce que la brigade des fémicides pourrait bien y faire ? Pastor et ses hommes semblaient dépourvus de tout pouvoir.

Victor Hugo s'enfonça dans un sommeil vide de rêves, de cauchemars, et surtout vide de cette ville qui l'épuisait un peu plus chaque jour.

*

Lorsqu'il s'éveilla vers 5 h 30, un jour gris se levait. Il s'étira, jeta un œil sur Smith qui ronflait paisiblement à côté de lui, allongé sur le dos, moustache tremblotante au rythme de son souffle régulier. Il frissonna et rabattit sur lui la couverture de laine rêche, le temps de trouver le courage de se lever, de faire bouillir un peu d'eau et

d'y jeter deux cuillerées de café soluble. Il but en regardant l'aube sale par la fenêtre et renifla l'odeur de la mort sur sa main. Besoin d'une douche. Les remugles des trépassés imprégnaient la peau et les vêtements de telle manière qu'ils se rappelaient constamment à vous. Une fois encore, il songea à cette pauvre Indienne sans nom dans le terrain vague.

À peine sorti de la douche, il entreprit d'aller voir les filles de Smith qui dormaient dans le bureau, blotties l'une contre l'autre sur le canapé. Il entrouvrit la fenêtre pour dissiper l'odeur sure des corps assoupis. Encore une heure à tirer et ce serait la fin de sa garde. Le reste de la nuit avait été calme.

Bientôt, il rentrerait, il embrasserait sa femme et son fils. Bientôt, il se préparerait, se changerait pour aller assister aux cours de journalisme qu'il suivait depuis six mois à l'université Francisco Marroquín, dans la zone 12. Ces dernières années, pas mal de confrères du service de communication avaient franchi la frontière : ils étaient devenus reporters pour les « pages rouges ».

Le métier était presque le même : prendre des photos, des notes, filmer, transmettre aux rédactions. Seul le salaire différait. Ses anciens collègues touchaient désormais 1 000 dollars par mois. Une somme astronomique, synonyme d'appartement dans une zone sécurisée, de femme de ménage.

Sa maigre solde lui permettait à peine de faire face. Après tout, pourquoi pas lui ? À trente-trois ans, il pouvait encore bifurquer. Sans compter qu'il adorait le terrain. Fouiller, chercher, résoudre des équations.

C'était comme ces deux femmes sans identité… Il aurait rêvé d'avoir l'autorité nécessaire, de pouvoir aller au-delà du simple constat effectué la veille et d'enquêter vraiment. Quand on aimait résoudre des énigmes, dans ce pays, on devenait journaliste, pas flic. Les flics ne résolvaient jamais rien. Au pire, ils commettaient eux-mêmes les crimes. Au mieux, ils étaient inefficaces, et bien des fois, eux, les pompiers, en savaient plus long sur les meurtres que la brigade des homicides.

Au sortir de la caserne, il acheta *Prensa Libre* et *Nuestro Diario* à l'angle d'une rue et monta dans un bus bondé où il eut bien du

mal à se frayer un chemin vers le fond. Ne jamais s'asseoir à côté du chauffeur. Une bonne façon d'éviter les balles perdues. Les *mareros* étaient arrivés des États-Unis dans les années quatre-vingt-dix. Expulsés pour avoir commis des délits, ils avaient reconstitué leurs gangs au Guatemala et, surtout, au Salvador voisin. Salvatrucha contre Mara 18, ils étaient désormais des dizaines de milliers d'adeptes de la *Vida loca* qui gangrenaient la société.

Hueso habitait un appartement exigu caché tout au fond de la cour d'une petite maison près du marché Colón, au carrefour de la Sixième et de la Quatorzième, en zone 1. Comme le bus s'était un peu vidé, il parvint à s'asseoir et à déplier ses quotidiens. Le moins qu'on puisse dire des mecs de *Nuestro Diario*, c'était qu'ils étaient loin du politiquement correct. *¡Puchi!* Ils s'étaient lâchés ! La une était barrée d'une photo du visage du *marero* baignant dans un sang rendu plus rouge encore par les nuances de l'encre d'imprimerie. La photo avait été prise avant que les policiers déposent le flingue à son côté. Plus policé, *Prensa Libre* s'était contenté de publier un cliché pris au téléobjectif qui montrait le *marero* assassiné devant le salon de coiffure recouvert du linceul des pompiers. Hueso haussa les épaules. Au fond, tout le monde s'en foutait. Il feuilleta rapidement le reste des deux journaux et trouva ses images du terrain vague avec le cadavre de la femme cakchiquel relégués en milieu de numéro, publiées en quart de page, à côté d'un petit texte courant sur une colonne qui reprenait en gros ses informations. Il soupira. Ce n'était pas avec ça qu'il deviendrait un vrai journaliste…

Quelle merde ! Il froissa les pages des quotidiens et se rencogna contre la vitre sale, absorbé dans la contemplation des femmes mayas vêtues de leurs *huipiles*[1] chamarrés, qui portaient sur la tête les pauvres marchandises qu'elles emportaient au marché, où elles ouvriraient leurs étals de vente au détail de mangues, de jus de fruits. Portefaix halant des voitures à bras, cireurs en guenilles, marchands à la sauvette, tout le petit peuple de Guate s'ébrouait, luttant pour sa survie… Soudain, un homme traversa la rue, suivi

1. *Huipil* : corsage traditionnel des femmes mayas, tissé et brodé de motifs symboliques complexes, reflet de leur cosmogonie.

d'un troupeau de chèvres allègres. Le berger menait ses ouailles en direction du centre-ville. Que pouvait bien faire un tel cheptel au beau milieu d'une capitale de trois millions d'habitants ? Mystère. Tel un mirage, le pasteur s'évanouit à un coin de rue. L'esprit vagabond de Hueso en vint à évoquer Sandra. Sa femme.

L'attendrait-elle sur le pas de la porte, un sourire aux lèvres, le petit Arturo calé au coin d'un bras ?

On n'était pas dans une foutue *telenovela*. Victor Hugo n'ignorait plus grand-chose de l'humanité ni de ses turpitudes. Il était payé pour. Il essayait seulement de se ménager un coin pour souffler, croire juste un peu en des lendemains vivables. Seulement vivables.

Non, Sandra ne l'attendrait pas à la porte de l'appartement. Il le savait. Elle allait plutôt lui quémander un samedi au centre commercial du Tikal Futura. Tout ça pour saliver devant une montagne d'objets qu'il n'avait pas les moyens de lui offrir. Et elle lui ferait encore une scène. Du coup, il finirait par lui payer un McDo qui lui coûterait la peau des roustons, juste pour faire la paix. Avec une petite frite.